

UNE FOLIE FLAMANDE – Loek Zonneveld dans De Groene Amsterdammer sur Poquelin II :

Voyageant vers le sud, nous arrivons à la « Grande Madame » sous les bonbonnières belges, le Bourlaschouwburg à Anvers, conçu par son architecte éponyme 1827, construit à partir de 1829 et ouvert seulement en 1834 - le retard de 1830 avait tout à voir avec le soulèvement des Belges les Pays-Bas au nord. Aujourd'hui, ce théâtre magnifiquement restauré est la résidence du Toneelhuis : une scène profonde, un parterre en pente ascendante derrière les places d'orchestre, d'admirables loges latérales et trois balcons, dont une « schellinkje -petite galerie » et un écran pare-feu exubérant – forment ce soir, le décor de la première heure et plus du spectacle. « Le Bourla » a été repris par un groupe d'acteurs de STAN et par un certain nombre d'autres troupes flamandes et néerlandaises. Leur matière provient de la plume du parrain français de la comédie, Molière, le nom de plume de Jean-Baptiste Poquelin (1622-1673), qui inventa presque à lui seul la farce populaire avec son arrière-goût sarcastique du déclin tragique que la caste de la bourgeoisie française allait devoir endurer. Il y a quatorze ans, Stan a produit la ratatouille hilarante POQUELIN I à partir de quatre comédies -rire ou mourir- moins connues de Molière. Aujourd'hui ils passent à la casserole deux de ses pièces les plus connues : de L'Avare et Le bourgeois gentilhomme est né Poquelin II. La différence avec le passé ? Ils sont maintenant beaucoup. Ce qu'ils ont gardé du passé ? L'entreprise est gérée avec de grands moyens.

L'écrivain Molière a à tort la réputation poussiéreuse d'un répertoire de perruques pommadées en costumes du Roi Soleil. Cette fois les perruques ont été laissées de côté et les costumes, les chemises, les jupes et les pantalons sont étrangement cousus de paniers de chiffons chinés dans les marchés aux puces. Dans les écuries où se trouvaient autrefois les spectateurs, se dresse aujourd'hui un gigantesque échafaudage de tables en bois brut, trois par trois, une sorte de lieu public d'exécution sans potence, accessible uniquement par quatre escaliers dangereux et continuellement maudits. C'est là que tout commence, juste devant notre nez. Nous sommes au premier rang et nous pouvons facilement faire trébucher les acteurs.

Molière est un livre ouvert quand il s'agit de son théâtre. En bon dramaturge, il met immédiatement toutes ses cartes sur table et commence à jouer comme un tricheur suicidaire dont la vie dépend du gain. Dans L'Avare la figure centrale est un pleurnicheur paranoïaque et une vieille canaille qui chasse la même virginité de la beaucoup trop jeune fille bourgeoise que son libidineux de fils. Les fiançailles et le mariage de l'avare ne doivent rien coûter. Sa fille est destinée à épouser un autre vieux vaurien, alors qu'elle est amoureuse du valet de son père, qui doit sans cesse lui parler pour rester proche de sa bien-aimée.

Voici la « méthode Molière ». Il attire les gens douteux dans leur propre piège et se tient ensuite sur le bord en pointant dans toutes les directions. Vous voyez arriver l'artillerie des blagues à des kilomètres, mais vous sursautez à chaque fois avec effroi lorsque qu'un cigare explosif apparaît juste devant votre nez ou derrière votre dos. Les rebondissements de l'intrigue, sans vergogne dans leur chasse aux effets, sont entièrement basés sur la simplicité basique et la régularité du spectacle de marionnettes : attention, derrière vous ! Avec la deuxième badinerie qui défile, Le bourgeois gentilhomme, une série de sketches de cabaret ou vaudeville qui fut labellisée à l'époque de Molière comme Comédie-Ballet, il y a quelque chose de similaire. Un riche bourgeois qui aimerait rejoindre les rangs de la noblesse, achète une confiserie complète de hypes & tendances snobs. Il se laisse donc

entourer par un ensemble coloré de parasites et autres individus sans valeurs dans une sorte d'arbre de Noël socialement acceptable.

Si vous voulez mettre ce contenu sous les feux des projecteurs en tant qu'acteur, alors toute honte de l'exubérance dans l'action doit être écartée. Avec des nuances et des subtilités bien intentionnées, vous n'irez pas loin dans ce terrain de jeu de l'anarchie théâtrale. Tout comme le seul Hollandais de la compagnie, l'acteur Kuno Bakker de Dood Paard, qui semblait en faire l'expérience le soir où j'y étais. Molière, au moins ce Molière, doit être présenté avec dureté.

Le fait que des registres distincts d'hilarité peuvent être joués habilement montre que Poquelin II est aussi très fin. Frank Vercruyssen, Stijn Van Opstal et Willy Thomas emmènent leur musique comique en direction d'andantes sophistiquées, Jolente De Keersmaecker caracole dans un Alegretto frivole. Els Dottermans est une comédienne accomplie qui joue du pipo depuis le plafond lumineux tout en profitant à fond de la fête foraine des artistes du lycée et de l'ingéniosité comique par laquelle elle a été touchée. Et il doit être dit que Damian de Schrijver tire la part du gâteau, sans pour autant surclasser ses collègues acteurs ou jouer sur les planches comme un virtuozo. Dans L'Avare c'est d'abord un souffleur grognon et un peu plus tard, il peut jouer le cuisinier qui doit préparer un repas de fête avec de superbes os de poulet et des pelures de pommes de terre et qui, sans ambiguïté, essuie les manteaux des flatteurs et des hypocrites. Dans le rôle de Jourdain, un drogué snob dans Le bourgeois gentilhomme il se donne de toutes ses tripes (et c'est beaucoup) dans la dernière partie de la soirée. Molière triomphe dans l'impudence absolue dans une pièce insolente et brutale d'une catégorie hors pair. Cette soirée de folie flamande offre un type de théâtre vital qui, si nous ne faisons pas attention, risque de se raréfier lentement mais sûrement.